

**Discours prononcé par M. Georges GASTINEL,
Inspecteur Général de l'Instruction Publique**

Mes chers amis,

Je commencerai par des remerciements : remerciements à M. le proviseur pour m'avoir convié à cette fête, où je vois une fête de famille, puisque deux de mes enfants ont été, comme vous, élèves de Buffon, et que, depuis les temps déjà lointains où M. Breitling dirigeait la maison, je n'ai jamais cessé d'entretenir avec votre lycée les relations les plus cordiales de service et de voisinage ; remerciements aussi à M. Rochas, qui nous a fait faire un bien joli voyage. Je l'écoutais comme vous, en subissant le charme, et je le suivais d'autant plus volontiers à travers son Algérie, que mes souvenirs se mêlaient aux siens et que dans ses impressions, si gracieusement évoquées, je me sentais revivre les miennes.

Les collègues, qui m'entourent ici, ne m'en voudront pas si je leur dis que les joies du voyageur ajoutent parfois de l'agrément à l'attrait de l'Inspection générale. Certes ces joies nous apparaissent toujours à l'arrière-plan de la fonction et même bien souvent, demeurées inaccessibles, elles ressemblent pour nous aux fruits et à l'eau fraîche qui fuyait les mains de Tantale. Cependant, après cinq jours de travail, après trente ou quarante classes examinées avec soin, après trente ou quarante notices rédigées - et rédigées pour être lues par un appréciateur difficile, qui est l'intéressé - il n'est pas défendu, je crois, de consacrer une heure ou deux, le dimanche ou le jeudi, à visiter un monument, un musée ou un beau site. Soyons francs et disons que cette toile de fond nous paraît parfois plus plaisante que le scénario lui-même. Non qu'il soit ennuyeux ou monotone de visiter des classes ! Pour mon compte, il est bien rare que l'inspection ne me passionne pas. Quand la classe est bonne, on se sent repris par le beau métier dont on avait jadis l'habitude et dont on n'a pas perdu le goût ; quand elle ne l'est pas, ce qui est rare, mais ce qui peut arriver - en province, naturellement - elle a souvent son originalité et, par là, son piquant. Il y a bien des façons de faire une mauvaise classe et même il en est d'imprévues, qui frappent comme des révélations. Et puis, il y a aussi la classe qui normalement devrait être mauvaise, qui l'est au fond, parce qu'elle n'a pas été bien préparée, mais devant laquelle le talent du maître réussit à mettre, pour l'inspecteur qu'on veut bien croire sensible à cet effort, un délicieux rideau de fleurs. C'est alors que s'applique la doctrine un peu tendancieuse qui place l'intérêt véritable de l'enseignement secondaire dans les digressions.... Après tout, cette idée paradoxale contient une parcelle de vérité et quand l'inévitable retour d'un même exercice, engourdissent les cerveaux que fatigue l'été, alourdit l'atmosphère, il peut être bon d'établir un léger courant d'air ... à condition de refermer assez vite la fenêtre.

Pour une raison ou pour une autre, la classe intéresse donc toujours celui qui l'inspecte et c'est pourquoi, toujours aussi, il a la tentation - pas assez réprimée - d'y intervenir : quand la classe est vivante, pour jouer avec les joueurs ; dans le cas contraire, pour animer la partie.

Mais si captivante que soit notre fonction, le pays de France qu'elle nous oblige à parcourir en tout sens, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, offre à nos yeux tant de beautés diverses que

les joies de l'inspection ne parviennent pas à nous faire dédaigner ou méconnaître les plaisirs du voyage. Comment résister à la volupté paresseuse, à la surprise inépuisable que peut verser la vitre d'un wagon ? Songez, mes chers amis, que nos paysages français rassemblent six régions différentes de l'Europe. Au nord de la Seine, nous avons les belles prairies verdoyantes, et les falaises blanches de l'Angleterre, les vastes plaines flamandes que Verhaeren a chantées d'une voix si pénétrante ; les vieilles montagnes, des forêts, les eaux vives et jusqu'à ce fleuve superbe, dont la fureur teutonique réclame de siècle en siècle, la propriété. Comme la Suisse, nous possédons un Jura et de beaux lacs, une partie du Léman et les Alpes les plus altières, celle dont les anciens se demandaient si l'homme, en les gravissant, n'allait pas violer un ciel réservé aux dieux ; la « riviera » italienne se retrouve dans la nôtre avec des aspects peut-être plus variés et, parfois, quand les crépuscules sont clairs, la vision lointaine des montagnes de Corse ; nos Pyrénées, notre Roussillon, notre Navarre, notre côte basque, n'est-ce pas l'Espagne ? Et notre Bretagne, enfin, hérissée de rochers alternant avec des baies de sable, ses alignements mégalithiques et les énormes bastides de granit qui forment comme le musoir d'un vieux monde dans les courants d'une mer toujours agitée, n'y trouvons-nous pas déjà la Cornouaille et son Lands'end ? En vérité, c'est le tour de l'Europe occidentale tout entière que nous accomplissons en faisant le tour de la France.

Il y a plus ; c'est admirable Afrique du Nord où M. Rochas nous a menés tout à l'heure, elle entre aussi dans nos tournées. Fez et Marrakech avec leurs mosquées, Alger la blanche, Constantine sur son roc, Tunis et sa ville arabe, toute cette terre féconde, ou l'Europe a porté sa civilisation et va chercher la richesse, elle est de notre ressort. Une telle énumération suffit, je pense, pour vous inspirer, mes chers amis, l'envie de me mettre à la retraite afin de prendre ma place.

Et pourtant, parmi les joies dans nos voyages annuels sont la source, celles que je viens de vous faire entrevoir et désirer, ne sont ni les plus fortes, ni les plus profondes. S'il y a de la douceur à regarder les paysages accourir de l'horizon, il est plus émouvant encore de voir, des profondeurs du temps, les siècles revenir vers nous comme pour s'asseoir à nos côtés et nous chuchoter à l'oreille.

De cette émotion-là le XIème chant de l'*Odyssée* contient un très beau symbole : Ulysse, au pays des Cimmériens, évoque les morts auprès de la fosse qu'il a creusée et dans laquelle il a répandu le sang des victimes. Les ombres s'approchent, elles se penchent vers le sang, elles l'aspirent de leurs lèvres pâles, et la vie consciente leur revient, vie incertaine, précaire, comme furtive, qui parle bas et qu'anime surtout le souvenir attristé d'avoir vécu. Mais quels propos pathétiques que ceux d'Ulysse avec ces êtres du passé ! Eh bien ! Mes chers amis, les entretiens qui peuvent s'engager entre un homme d'aujourd'hui et les hommes de jadis, dans l'ombre d'une nef gothique ou dans le silence agreste d'un temple écroulé, ne sont guère moins prenants. C'est même une des formes les plus originales et les plus belles de la pensée moderne que cette poésie des ruines, ce commerce d'âme avec ce qui fut.

Pour vous en donner une idée, revenons, s'il vous plaît, dans les pays où la baguette magique de M. Rochas nous a transportés ... Imaginons que nous avons pris le tram qui mène de Tunis à Carthage. Nous filons d'abord sur une étroite chaussée, le long de la grande lagune dont l'odeur à la fois capiteuse et fade imprègne l'air et qu'habite tout un monde d'oiseaux aquatiques, depuis les bécassines alertes jusqu'aux flamants qui, rassemblés, forment là-bas sur l'eau bleue une île rose. Nous venons de franchir la station que la fantaisie d'un chef de gare humoriste et lettré a décorée du nom de Salammbô et nous voici gravissant à pied la pente d'une colline qui porte à son sommet l'église bâtie par Mgr Lavigerie. Peu de chose, en somme, cette colline ; un tertre plutôt, un tertre comme tant d'autres et sans pittoresque propre.

On cherche autour de soi des ruines, un édifice antique, un mur qui évoque les origines phéniciennes, une pierre qui rappelle la puissance des Scipions ou des Césars. Mais Rome a rasé la ville tyrienne et les Arabes, à leur tour, ont emporté les colonnes romaines à Kairouan ou ailleurs ... Pourtant, il suffit de visiter le Musée qui se trouve derrière l'église et que les fouilles du Père Delatre ont enrichi pour savoir que si les guerres et les pillages ont brûlé, saccagé, anéanti, le sol, lui, conserve encore des trésors ; dans leurs tombes de tuf, les morts ont gardé un peu du fard qui peinturlurait – déjà - les lèvres des dames, un peu de la vie que les hommes ont menée quand leur regard mirait ce même site, quand cette mer, leur mer, se déroulait à leurs yeux, des montagnes qui s'allongent vers le Cap Bon à la pointe rocheuse où la mosquée de Sidi-bou-Saïd met aujourd'hui sa tache blanche. Les siècles ont formé de leurs alluvions la terre que nous foulons. C'est bien ici que, selon la tradition illustrée par Virgile, Didon, la tyrienne, fuyant la Phénicie est venue, sur quelques navires, se refaire une patrie et c'est ici que sont venus, après elle, les Troyens privés de ville. Légende, dira-t-on ? Oui, mais une grande légende recouvre presque toujours un grand événement. Il n'est pas sans valeur historique le récit qui mêle à la ruine d'Illion la fondation de Carthage. C'est en effet l'établissement des Achéens sur les côtes d'Ionie, c'est leur mainmise sur le détroit des Dardanelles qui, en fermant aux marchands phéniciens les débouchés et les richesses de la mer Noire, les ont poussés vers la Méditerranée occidentale.

Après avoir longé les rives de l'Afrique, ils s'installèrent sur cette pointe avancée, facile à défendre, abritée et qui, faisant face à la Sicile, commandait l'entrée de la mer Tyrrhénienne. Tout le destin de Carthage est inscrit dans ce premier geste. C'est le site privilégié choisi par les Phéniciens qui a lancé la ville à la conquête d'un vaste domaine de trafic et d'influence pour la mettre enfin aux prises avec Rome. Et voici que surgit la puissante figure d'Hannibal. Elle se dresse ici de toute sa hauteur, elle se reflète dans le miroir arrondi du port intérieur ; tournée vers le large, elle semble méditer du haut de Byrsa, le plan qui conduira les flottes puniques jusqu'en Espagne et les armées carthaginoises jusqu'en Italie. Lorsqu'on vient de traverser les vastes étendues de mer qui séparent Marseille de Tunis, il est facile, les yeux sur l'horizon et l'esprit projeté au delà, de se représenter l'immense mouvement tournant exécuté par le grand homme de guerre carthaginois. Non, vraiment, l'audace de Napoléon Ier, entreprenant la campagne de Russie, était moins démesurée. Imaginez le long déroulement des côtes africaines – 300 lieues - , l'épaisseur massive de l'Espagne, la muraille des Pyrénées, l'inconnu et l'hostilité des Gaules, le Rhône torrentiel, les Alpes sans route, neigeuses, farouches, et voyez-le cheminer, le chef punique, recrutant ses armées dans sa marche même comme l'avalanche amasse sa force, pour les précipiter du haut des pentes glacées de la Cisalpine vers la plaine du Pô, vers le Tessin, vers Trasimène, vers Rome. Rien qu'à rêver cette entreprise, on se sent pris de vertige et comme détaché du lieu qui l'évoque. On a peine à revenir aux choses qui vous entourent et qui, déjà, faisaient partie du site, à cette colline où Carthage adorait ses dieux et entassait ses richesses, à ce port, d'où s'élançaient les flottes phéniciennes. Comment on comprend alors l'angoisse mortelle du peuple romain, cette épouvante, dont Tite-Live nous donne la peinture, et la rengaine haineuse du vieux Caton et la férocité du Sénat rasant Carthage, la vouant aux dieux infernaux avec défense à quiconque d'habiter, de se semer ou de mener paître du bétail sur le sol maudit.

Ces grands souvenirs se déroulent dans la mémoire tandis que la brise marine fait frémir les herbes auprès de vous. Ils en appellent d'autres : celui de Caius Gracchus qui, pour défier le Sénat, fonda, malgré l'interdit, une colonie romaine à Carthage, et qui tomba peu après sous les coups des patriciens. Celui de Marcus, proscrit, venant ajouter sa détresse à celle de la cité déserte ; puis, comme s'il était écrit que la vieille Rome devait périr en ce coin d'Afrique désolé par elle, c'est à quelques kilomètres de Carthage, à côté de Bizerte, que Caton, le vaincu de Thapsus, se donne la mort, geste célèbre auquel répond celui de César rebâtissant

Carthage, pour abolir l'interdit et proclamer l'égalité de tous les peuples qui formaient l'empire. Et nous voici ramenés à Virgile, aux beaux récits des premiers champs de l'*Enéide*, aux amours tragiques du Troyen fugitif avec la reine exilée. Autre légende sans doute, mais aussi pleine d'histoire, si gonflée d'actualité... Qui ne reconnaîtrait dans cette ville punique sortant de terre et demandant à la guerre de Troie la décoration de ses édifices, la colonie même de César et d'Auguste ? Qui, dans cette levantine séduisant un héros, ne retrouverait l'égyptienne qui prit et garda César, mais à qui Octave échappa ? Qui enfin n'apercevrait dans l'œuvre même du poète une des pierres sur lesquelles fut établie la dynastie julienne ?

Au moment même où je visitais la colline de Carthage, sur une terrasse en contrebas, qui regardait la mer, des ouvriers étaient en train de tracer les allées d'un petit jardin privé et se disposaient à placer au croisement de ces allées un beau bloc de marbre qu'ils avaient dégagé à cet endroit même, en déblayant la terrasse des éboulis qui la couvraient. La blancheur de ce bloc, sa grandeur, sa riche décoration des guirlandes, d'aigles et de panneaux sculptés, tout attirait les regards, tout faisait pressentir un monument de haute valeur. Je descendis sur la terrasse ; je pénétrai dans le jardin par une brèche de la clôture et je vis le marbre de près, je le caressais de ma main ; ce ne pouvait être qu'un autel. Sur la face antérieure, un bas-relief représentait le sacrifice d'un taureau par un personnage qui devait être Auguste lui-même, car sur un des reliefs latéraux figurait Apollon, le dieu préféré du vainqueur d'Actium. Je fis le tour de l'autel et j'aperçus alors un panneau dont la vue me fit battre le cœur. C'était un groupe en marche, formé d'un guerrier qui portait, soit un homme, soit une statue de bois, et qui tirait par la main un enfant ... Impossible de s'y méprendre une minute ; impossible de ne pas être ébloui par cette autre *Énéide* enterrée dans le sol de Carthage et qui en sortait presque sous mes yeux, comme la pensée même de Virgile ensevelie là depuis dix-neuf cents ans et restée vivante dans la chair immortelle du marbre.

L'autel, que vous pourrez voir aujourd'hui dans la salle d'entrée du musée du Bardo à Tunis, était dédié à la « gens Augusta », à cette famille des Julii, descendue de Vénus par Énée, à ce qu'elle prétendait, et dont le chef, César ou Octave, se trouvait être le « pater », non seulement de son propre groupe, mais de la race même des Enéades, c'est-à-dire du peuple romain tout entier...

Voilà ce que signifiait le marbre virgilien au moment où l'*Enéide* le proclamait à sa façon et dans la même intention. Ainsi, les œuvres littéraires et les monuments se répondent ; ainsi, la lecture des une révèle les sens des autres ; ainsi s'animent des ruines ; ainsi s'éclairent et se peuplent par la culture, les profondeurs du passé.,

Georges GASTINEL

(1869-1951)

Ancien élève de l'Ecole Nationale Supérieure

Agrégé de lettres (1893)

Professeur dans divers lycées

Inspecteur d'Académie (1913)

Inspecteur général de l'Instruction publique (1917)